

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



CHRÉTIEN Yves, DENYS DELÂGE et SYLVIE VINCENT (dir.), 2009, *Au croisement de nos destins. Quand Uepishtikueiau devint Québec*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 92 p., index, illustr. (Samuel Neural)

Sous l'apparent lyrisme du titre, cet ouvrage collectif cherche à mettre en lumière ce que les célébrations du 400^e anniversaire de la ville de Québec ont quelque peu éclipsé : le rôle qu'ont joué les Premières Nations, et en particulier les Innus, dans la fondation de Québec. Cartes, photographies, reproductions de gravures et d'aquarelles viennent illustrer les travaux de trois experts dans leur domaine, soit Yves Chrétien, archéologue, Denys Delâge, historien, et Sylvie Vincent, anthropologue, qui nous invitent à replonger dans les premiers moments de la colonisation.

En l'an 1608, la construction d'une modeste habitation érigée par quelques Français fait acte de fondation et l'endroit devient 400 ans plus tard un haut lieu de l'histoire du Québec. On s'aperçoit bien vite, à travers l'expertise de ces trois auteurs, que les Français n'étaient pas seuls, et que cet endroit, alors nommé Abitation, constituait un lieu de convergence à partir duquel le destin des premiers croisera sans cesse celui des Premières Nations. L'ouvrage tente de cerner ces rapports ambigus et incertains, sur lesquels va pourtant s'appuyer la fondation de Québec. Mais cette fois-ci, tous les acteurs sont conviés aux assises de sa constitution. L'exercice consiste ici à faire intervenir, non plus seulement les seules sources écrites et matérielles, mais également la tradition orale innue, l'intention étant d'apporter un éclairage aux deux questions suivantes : quelle serait notre histoire de Québec si nous la reconstruisions en tenant compte de l'archéologie, de la lecture critique des archives et de la mémoire des peuples amérindiens ? Que signifie l'expression « fondation de Québec » dans toutes ses dimensions ?

Avant l'arrivée de Jacques Cartier, ce lieu que les Innus appellent « Uepishtikueiau » est riche tant en ce qui concerne la flore que la faune. Il est fréquenté par des horticulteurs et des pêcheurs iroquoiens, puis des nomades innus, pendant les mois d'été. Selon le principe de mobilité qui caractérise leur société, ces derniers y campent, chassent et pêchent, s'y approvisionnent, y constituent des alliances, mais n'y restent jamais définitivement. Comme le montre leur tradition orale, recueillie par l'anthropologue Sylvie Vincent, ce lieu est plus qu'une simple étape pour ces populations nomades : il est tout d'abord la terre d'origine de certains de ces Innus. Ensuite, il est connu pour la qualité des écorces nécessaires à la fabrication de leurs canots.

Dès leur arrivée, les Français montrent, en revanche, une forte tendance à la sédentarité : ils sont chercheurs de terres, mais ils sont aussi mangeurs de pain, producteurs de farine et cultivateurs : c'est à Uepishtikueiau – les écrits de Champlain montreront plus tard qu'il utilise le nom de « Québec » pour désigner l'endroit où il débarque le 3 juillet 1608, et qui, selon les langues algonquiennes, désigne un rétrécissement du fleuve – qu'ils édifient leur Abitation, édifice multifonctionnel dans lequel on habite, on stocke, et surtout, on échange. Les fouilles

archéologiques révèlent que la dimension d'échange est majeure : les foyers du site de Place Royale à Québec indiquent un contact direct et durable entre les Français et les Amérindiens.

Les Français sont, en effet, à l'origine d'un lieu qui favorise le commerce, et constitue, selon les volontés de Cartier (puis plus tard de Champlain) un pôle géostratégique autour duquel s'édifient avec Innus, Iroquois puis Hurons, Algonquins, Népissingues, des relations économiques, sociales, politiques mais aussi religieuses : il s'agit tout d'abord d'atténuer l'hégémonie commerciale des Montagnais sur le contrôle des fourrures. Certains chefs innus proposent aux Français quelques-unes de leurs femmes pour favoriser les alliances. Les missionnaires apprennent les langues amérindiennes, portent des mocassins, vont à la chasse, accueillent en retour les Amérindiens dans leurs couvents en vue de les convertir. Bien qu'il puisse contribuer à la bonne entente entre les peuples, l'échange a aussi ses revers : les Français poursuivent leurs visées impérialistes et les alliances économiques, sociales, religieuses mais aussi politiques ne constituent que des moyens de parvenir au contrôle de ces terres et d'installer le pouvoir de la royauté. Il n'en résultera que de graves tensions et conflits.

L'univers de la fondation de Québec tel que présenté dans cet ouvrage est complexe mais démontre en tout état de cause que les Premières Nations ont été des acteurs incontournables des rouages sociaux, politiques, économiques, religieux dans l'édification de la colonie. La tentation est grande d'associer le geste fondateur à la construction de l'Abitation en 1608, ou encore à l'alliance de 1603, sur la base des récits. Mais la tradition orale innue nous rappelle que la fondation est moins de l'ordre d'un acte ou d'une cérémonie que d'un processus d'alliances et de ruptures dont on ne peut faire l'économie.

Loin de clore les questions soulevées, trop complexes et encore insuffisamment explorées, cet ouvrage a le mérite de rappeler que si l'on veut reconstituer le puzzle d'une telle fondation, qui sous-tend, par la même occasion, la mémoire collective du Québec, il convient de faire en sorte que certaines de ses pièces (qu'elles soient matérielles, écrites ou orales) puissent faire intervenir les visions historiques tout autant des uns que des autres, et de rappelant que tous, sans exception, ont leur place quand vient le temps de conjuguer passé, présent, et surtout, futur.

Samuel Neural
Département d'anthropologie et de sociologie
Université Lumière-Lyon 2, Bron, France